

qu'au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversait les fondemens de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avait régné long-temps avec le dogme affreux qui permettait, qui ordonnait même, de haïr, de persécuter tous les hommes dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celle de l'église romaine. Les indulgences, espèce d'expiations vendues pour tous les crimes, et si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir, la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion; cet article de croyance où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes, et dans les hommes sacrés destinés à servir de modèles au peuple; enfin le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquisition : toutes ces horreurs devaient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Telle était la situation de l'Europe lorsque les Portugais, qui avaient secoué le joug des Maures, qui s'étaient aguerris en combattant ces fiers conquérans, qui ne pouvaient espérer de s'agrandir aux dépens de voisins plus puissans qu'eux, qui se trouvaient trop serrés dans l'enceinte étroite de leur territoire, conçurent le projet d'aller attaquer d'impitoyables oppresseurs au centre même

1.
Premières
navigations
des Portugais
dans les mers
où l'on pré-
sume qu'était
anciennement
l'Atlantide.

de leur empire. Un succès complet couronna cette ambition. Bientôt la cour de Lisbonne vit sous ses lois l'immense côte qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap de Non.

Des prospérités si éclatantes élevèrent l'âme de la nation. Ses idées s'étendirent. Des voyages multipliés l'avaient un peu familiarisée avec l'élément des tempêtes. On la croyait disposée à de plus grandes navigations. Il ne fallait qu'un homme propre à donner au nouvel esprit une direction convenable. La nature l'avait formé dans Henri, quatrième fils du roi Jean 1^{er}.

Ce prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avaient conservée. Un observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes qui formaient sa cour, s'éleva à Sagrès, ville des Algarves. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, et sentit le premier l'utilité qu'on pouvait tirer de la boussole, qui était déjà connue en Europe, mais dont on n'avait pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formèrent sous ses yeux découvrirent, en 1419, Madère, que quelques savans ont voulu regarder comme un faible débris de l'Atlantide. Dans leur opinion, la mer couvrit autrefois la plus grande partie de notre planète. A mesure qu'elle s'en retira, le sommet des montagnes domina plus impérieusement sur les flots; et la nature, plus féconde en principes générateurs, les rendit plus propres à devenir le séjour

le varec et les autres substances marines qui annoncent un ancien continent.

ii.
Découverte
de Madère.
État actuel
de cette île.

Quoi qu'il en soit de cette contrée, réelle ou imaginaire, c'est une tradition fort accréditée, qu'à l'arrivée des Portugais, Madère était couverte de forêts; qu'on y mit le feu; que l'incendie dura sept ans entiers, et qu'ensuite la terre se trouva d'une fertilité extraordinaire. Sur ce sol, qui a vingt-cinq milles de long et dix de large, les Portugais ont, selon le dénombrement de 1768, formé une population de soixante-trois mille neuf cent treize personnes de tout âge et de tout sexe, distribuées dans quarante-trois paroisses, sept bourgades, et la ville de Funchal, bâtie sans beaucoup de goût sur la côte méridionale, dans un vallon fertile, au pied de quelques montagnes, dont la pente douce est couverte de jardins et de maisons de campagne très-agréables. Sept ou huit ruisseaux plus ou moins considérables la traversent. Sa rade, la seule où il soit permis de charger ou décharger les bâtimens, et la seule par conséquent où l'on ait établi des douanes, est très-sûre durant presque toute l'année. Quand, ce qui est infiniment rare, les vents viennent d'entre le sud-est et l'ouest-nord-ouest, en passant par le sud, il faut appareiller; mais heureusement on peut prévoir le mauvais temps vingt-quatre heures avant que de l'éprouver.

Les crevasses des montagnes, la couleur noirâtre des pierres, la lave mêlée avec la terre,

tout porte l'empreinte des anciens volcans. Aussi ne récolte-t-on que très-peu de grain; et les habitans sont réduits à tirer de l'étranger les trois quarts de celui qu'ils consomment.

La culture du sucre occupa les premiers colons. Les cannes en furent tirées de Sicile. Elles réussirent si heureusement, qu'au rapport de Barros, trente ans après la découverte, la récolte de cette production s'élevait à cent mille quintaux. L'immense quantité, d'un goût supérieur, qu'en envoya depuis l'Amérique, la fit négliger peu à peu à Madère, qui trouva plus d'avantage à tourner son industrie vers les vignes.

Elles remplissent la croupe de plusieurs montagnes, dont le sommet est couronné par des châtaigniers. Des haies de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de myrtes, de rosiers sauvages, les séparent. Le raisin croît généralement sous des berceaux, et mûrit à l'ombre. Les ceps qui le produisent sont baignés par de nombreux ruisseaux qui, sortis des hauteurs, ne se perdent dans la plaine qu'après avoir fait cent et cent détours dans les plantations. Quelques propriétaires ont acquis ou usurpé le droit de tourner habituellement ces eaux à leur avantage; d'autres n'en ont la jouissance qu'une, deux, trois fois la semaine. Ceux mêmes qui veulent former un nouveau vignoble sous un climat ardent, dans un terrain sec, où l'arrosage est indispensable, n'en peuvent partager le privilège qu'en l'achetant fort cher.

Le produit des vignes se partage toujours en dix parts. Il y en a une pour le roi, une pour le clergé, quatre pour le propriétaire, et autant pour le cultivateur.

L'île produit plusieurs espèces de vin. Le meilleur et le plus rare sort d'un plant tiré originellement de Chypre. Il a une douceur délicieuse, et est connu sous le nom de Malvoisie de Madère. Celui qui est sec coûte moins, et trouve son principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures sont destinées pour les Indes orientales, pour quelques îles et le continent septentrional de l'Amérique.

Les récoltes s'élèvent communément à trente mille pipes. Treize ou quatorze mille des meilleures vont abreuver une grande partie du globe : le reste est bu dans le pays même, ou converti en vinaigre et en eau-de-vie pour la consommation du Brésil.

Le revenu public est formé par les dîmes généralement perçues sur toutes les productions, par un impôt de dix pour cent sur ce qui entre dans l'île, et de douze pour cent sur ce qui en sort. Ces objets réunis rendent 2,700,000 livres. Tels sont cependant les vices de l'administration, que, d'une somme si considérable, il ne revient presque rien à la métropole.

La colonie est gouvernée par un chef qui domine aussi sur Porto-Santo, qui n'a que sept cents habitans et quelques vignes ; sur les Salvages,

encore moins utiles ; sur quelques autres petites îles entièrement désertes, hors le temps des pêches. On ne lui donne, pour la défense d'un si bel établissement que cent hommes de troupes régulières : mais il dispose de trois mille hommes de milice qu'on assemble et qu'on exerce un mois chaque année. Officiers et soldats, tout dans ce corps sert sans solde, sans que les places en soient moins recherchées. Elles procurent quelques distinctions, dont on est plus avide dans cette île que dans aucun lieu du monde.

La possession de Madère et les avantages qu'on en tirait enhardirent les Portugais à franchir le cap Boyador, dont ils n'avaient jamais osé approcher durant le cours de leurs triomphes sur Maroc ; et, sans être rebutés par les rochers, les sables, les déserts qui fixaient partout tristement leurs regards, ils se traînèrent de rivage en rivage jusqu'au Sénégal.

Ces voyages ne sont plus rien depuis que la navigation a été perfectionnée, qu'on a mieux connu les vents et les courans, que des expériences répétées ont diminué les dangers, que des relâches sans nombre ont multiplié les secours et les ressources. Mais les premiers pas dans un grand espace, sur un océan inconnu, avec des bâtimens grossièrement construits et des matelots novices, ces premiers pas étaient effrayans. On n'entendait alors parler que de vaisseaux engloutis par les flots ou brisés contre des écueils,

que d'équipages détruits par la faim ou par les maladies. A la crainte que ces naufrages, que ces catastrophes devaient inspirer, se joignit bientôt un nouveau sujet de terreur.

III.
Voyages des
Portugais au
continent de
l'Afrique.

C'était une opinion généralement reçue chez les anciens, que la zone torride, qu'ils étendaient depuis l'équateur jusqu'aux tropiques, était inhabitable. Ils croyaient cette grande portion du globe condamnée par son climat brûlant à une éternelle stérilité ; et les philosophes pensaient comme le vulgaire. Le temps ayant fait découvrir plusieurs régions très-fertiles et très-peuplées dans les tropiques, les géographes se décidèrent à la vérité à accorder au genre humain un plus vaste espace à occuper ; mais ils s'opiniâtrèrent toujours à beaucoup resserrer l'étendue du pays où il pouvait vivre. Ce système n'avait rien perdu de son crédit, lorsque les Portugais, ayant dépassé le Niger, trouvèrent des hommes absolument noirs, avec des cheveux crépus, un nez écrasé, des lèvres épaisses, et très-différens de tout ce qu'ils avaient jusqu'alors aperçu : cette vue leur parut une confirmation des erreurs antiques, et ils doutèrent d'abord s'ils ne devaient pas rétrograder ; cependant, après quelques irrésolutions, ils se décidèrent pour le parti le plus honorable ; et l'or, l'ivoire, les autres richesses qu'offraient les contrées intactes les affermirent dans leur généreuse résolution.

Les premiers pas des Portugais dans la Guinée

ne furent guère que des pirateries. Ces hardis et féroces aventuriers, couverts de fer, armés de la foudre, arrachaient à des peuplades étonnées, divisées et lâches, ce que la nature ou le hasard leur avaient donné. Les brigandages, poussés à l'excès, eurent un terme, et ce fut lorsqu'on put s'entendre. Alors le commerce prit la place de la violence, et il se fit quelques échanges, mais très-rarement fondés sur une liberté entière et sur une justice exacte. Enfin la cour de Lisbonne crut qu'il lui convenait d'assujettir à sa domination les parties de cette vaste contrée qui paraissaient les plus fertiles ou dont la position était la plus heureuse ; et l'exécution de ce projet, peut-être plus brillant que sage, n'éprouva que peu de contradictions. Pour donner de la stabilité à ces conquêtes, on crut devoir multiplier les forteresses, répandre la religion de l'Europe, et perpétuer les naturels du pays dans leur ignorance.

La mort de Henri, en 1462, ralentit un peu l'impulsion qu'il avait donnée aux expéditions lointaines. Alphonse, qui tenait alors les rênes de l'empire, était occupé d'objets qu'il croyait plus importants pour la monarchie. Cette persuasion le détermina à charger Fernand Gomez de tout ce qui regardait l'Afrique, à lui en abandonner même le commerce exclusif pour un prix modique. Cet arrangement, qui substituait l'intérêt particulier à l'intérêt national, devait ar-

rêter la continuation des découvertes. Toutefois ce fut pendant la durée du monopole que , pour la première fois, la ligne fut passée.

Vers cette époque mémorable , Jean II monta sur le trône. D'abord il rendit Lisbonne un port franc , et fit faire une nouvelle application de l'astronomie à la navigation. Ses soins se tournèrent ensuite vers l'Afrique , dont il s'était constamment occupé depuis son enfance. Il était instruit que , loin de s'étendre en largeur à l'occident , comme on l'avait toujours pensé , cette région se resserrait et se couvrait à l'est. Cette connaissance lui donna l'espoir qu'en ne s'écartant pas de la route tenue jusqu'alors , ses voiles atteindraient infailliblement les Indes orientales ; et il fut confirmé dans son opinion par les agens qu'il avait envoyés par terre en Abyssinie.

Barthélemi Diaz , le plus grand homme de mer qu'eût alors le Portugal , fut choisi en 1486 pour vérifier le degré de vraisemblance que pouvaient avoir ces conjectures , et pour assurer , s'il était possible , à sa patrie les hautes destinées qu'elle croyait pouvoir se promettre. Cet infatigable navigateur parcourut neuf cent milles de côtes qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait visitées , et arriva enfin à ce fameux promontoire qui borne l'Afrique au sud. Son ambition était de le franchir. Des vents violens le repoussèrent avec une opiniâtreté que son audace , ses talens et sa persévérance ne purent vaincre. Il s'en éloigna

en l'appelant le Cap des Tempêtes , nom que son souverain , plus confiant que lui , changea en celui du Cap de Bonne-Espérance.

Jean ne devait pas avoir cependant la satisfaction de voir sa prophétie accomplie. Ce bonheur était réservé à Emmanuel. Héritier du génie et de l'activité de ses aïeux , ce prince choisit Vasco de Gama pour l'exécution d'une entreprise qui fixât l'attention de l'Europe entière. Le nouvel amiral mit à la voile le 9 avril 1497 , avec trois navires. Quoique entrepris dans la saison la moins favorable , le voyage fut heureux : on doubla le fameux promontoire ; on longea la côte orientale de l'Afrique ; on relâcha à Mélinde , et l'on aborda enfin dans l'Indostan , après treize mois et treize jours d'une navigation traversée par plus de dangers qu'on ne pouvait dire.

L'Asie , dont l'Indostan forme une des plus riches parties , est un vaste continent qui , selon les observations des Russes , sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables , s'étend entre le quarante-troisième et le deux cent septième degré de longitude. Dans la direction d'un pôle à l'autre , elle s'étend depuis le soixante-dix-septième degré de latitude septentrionale jusqu'au dixième de latitude méridionale. La partie de ce grand continent comprise dans la zone tempérée , entre le trente-cinquième et le cinquantième degré de latitude , paraît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue , tant au nord qu'au midi , par deux

iv.
Arrivée des
Portugais aux
Indes.

v.
Description
géographique
de l'Asie.

des hommes. Ces hauteurs, ainsi isolées au milieu de l'Océan, ne furent d'abord que des îles qui s'agrandirent successivement, se réunirent peu à peu entre elles, et formèrent avec le temps deux continens immenses.

Une des premières îles que le genre humain put habiter, ce fut cette longue chaîne du Caucase que baignait originairement d'un côté l'Océan, et qui était baignée de l'autre par le grand bassin que forment la mer Glaciale et la mer des Indes. On veut que ce mont si élevé, objet du culte des plus anciens peuples de l'Orient, ait été la patrie primitive des Atlantes. Pressés dans leur île, ils envoyèrent une colonie dans une île nouvelle formée par l'élévation du mont Atlas au-dessus des eaux. De cette partie de l'Afrique, cette seconde race d'Atlantes se répandit dans les îles adjacentes, dont la plus célèbre porta le nom d'Atlantide.

Mais y eut-il jamais une île Atlantide? Si elle exista, quelle était sa situation, quelle était son étendue? ce sont des questions sur lesquelles on se décidera, selon le degré de confiance qu'on accordera à Diodore de Sicile et à Platon, selon la manière dont on les interprétera.

« Après avoir parcouru les îles voisines des colonnes d'Hercule, nous allons parler (dit le premier) de celles qui sont plus avancées dans l'Océan, en tirant vers le couchant. Dans la mer qui borde la Libye, il en est une très-

« célèbre éloignée du continent de plusieurs jours
« de navigation. »

Diodore s'étend ensuite sur la population, les mœurs, les lois, les monumens, la fécondité de cette île. Puis il ajoute :

« Les Phéniciens, dans les temps les plus reculés, en firent la découverte. Ils franchirent les colonnes d'Hercule et naviguèrent dans l'Océan. Proche les colonnes d'Hercule, ils fondèrent Gadeira ou Cadix. Ils avaient parcouru les mers au-delà des Colonnes, et rangé celles de la Libye, lorsqu'ils furent surpris d'une violente tempête qui les jeta dans la haute mer, en plein Océan. Après un mauvais temps qui dura plusieurs jours, ils touchèrent à l'île dont il est question. Ils publièrent la relation de ce voyage. Ils projetèrent un établissement dans cette contrée nouvelle : mais les Carthagois s'y opposèrent, dans la crainte que le pays ne se dépeuplât. »

Qu'est-ce que cette île qu'on ne retrouve plus? qu'est-elle devenue? Platon nous l'apprendra peut-être.

Voici ce que Critias dit à Socrate dans le dialogue intitulé Timée. « Solon était l'ami intime de Dropidas, notre aïeul. Dropidas regrettait beaucoup que les affaires publiques eussent détourné Solon du penchant qu'il avait pour la poésie, et l'eussent empêché de finir son poème sur les Atlantides. Il en avait apporté

« le sujet de son voyage d'Égypte. Solon disait
 « que les habitans de Saïs , ville située à la
 « tête du Delta , à l'endroit où le Nil se divise
 « en deux branches , se croyaient issus des Athé-
 « niens dont ils avaient conservé la lance , l'épée ,
 « le bouclier et les autres armes. Il attribue à
 « cette opinion les honneurs qu'il reçut des
 « Saïtiques. Ce fut là que ce législateur , poète
 « et philosophe , conférant avec les prêtres , et
 « les entretenant de Prométhée , le premier des
 « hommes , de Niobé , du déluge de Deucalion
 « et d'autres traditions pareilles , un prêtre s'é-
 « cria : ô Solon , Solon ! vous autres Grecs , vous
 « êtes encore des enfans. Il n'y a pas un seul
 « vieillard parmi vous. Vous prenez des fables
 « emblématiques pour des faits. Vous n'avez con-
 « naissance que d'un seul déluge que beaucoup
 « d'autres ont précédé. Il y a long-temps qu'A-
 « thènes subsiste. Il y a long-temps qu'elle est
 « civilisée. Il y a long-temps que son nom est
 « fameux en Égypte par des exploits que vous
 « ignorez , et dont l'histoire est consignée dans
 « nos archives. C'est là que vous pourrez vous
 « instruire des antiquités de notre ville. »

Après une explication très-sensée et très-belle
 des causes de l'ignorance des Grecs , le prêtre
 ajoute :

« C'est là que vous apprendrez de quelle ma-
 « nière glorieuse les Athéniens , dans les temps
 « anciens , réprimèrent une puissance redoutable

« qui s'était répandue dans l'Europe et l'Asie
 « par une irruption soudaine de guerriers sortis
 « du sein de la mer Atlantique. Cette mer envi-
 « ronnait un grand espace de terre situé vis-à-vis
 « de l'embouchure du détroit appelé *les Colonnes*
 « *d'Hercule*. C'était une contrée plus vaste que
 « l'Asie et la Libye ensemble. De cette contrée au
 « détroit il y avait nombre d'autres îles plus
 « petites.

« Ce pays dont je viens de vous parler , ou l'île
 « Atlantide , était gouverné par des souverains
 « réunis. Dans une expédition , ils s'emparèrent ,
 « d'un côté , de la Libye jusqu'à l'Égypte , et de
 « l'autre côté , de toutes les contrées jusqu'à la
 « Tyrrhénie. Nous fûmes tous esclaves , et ce furent
 « vos aïeux qui nous remirent en liberté : ils con-
 « duisirent leurs flottes contre les Atlantistes , et
 « les défirent. Mais un plus grand malheur les at-
 « tendait. Peu de temps après leur île fut submer-
 « gée ; et cette contrée , plus grande que l'Europe
 « et l'Asie ensemble , disparut en un clin-d'œil. »

Quel sujet de méditation ! L'homme s'endort ou
 s'agite sur un amas de sables mouvans ; il s'élance
 par ses projets dans l'éternité , et un concours de
 causes fatales peut se développer dans un instant ,
 et l'anéantir lui et ses superbes demeures.

Ce qui achève de fortifier les deux témoignages
 qui précèdent , c'est que la mer qui porte aujour-
 d'hui le nom d'*Atlantique* est restée basse , et
 qu'on retrouve à de grandes distances de ses rives